

MON ODYSSÉE DANS L'ESPACE 340 JOURS EN ORBITE

Infographie : Andréa Joseph
Correction : Odile Dallaserra

Données de catalogage disponibles auprès de
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

10-18

Imprimé au Canada

© 2017, Scott Kelly

Traduction française :
© 2018, Éditions Les Arènes, Paris

Pour le Québec :
© 2018, Les Éditions de l'Homme,
division du Groupe Sogides inc.,
filiale de Québec Média inc.
(Montréal, Québec)

Tous droits réservés

L'ouvrage original a été publié aux États-Unis
par Alfred A. Knopf, Penguin Random House LLC,
New York sous le titre *Endurance, A Year in Space,*
a Lifetime of Discovery

Dépôt légal : 2018
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN (version papier) 978-2-7619-5107-4
ISBN (version numérique) 978-2-7619-5129-6

DISTRIBUTEURS EXCLUSIFS :

Pour le Canada et les États-Unis :
MESSAGERIES ADP inc.*
Téléphone : 450-640-1237
Internet : www.messageries-adp.com
* filiale du Groupe Sogides inc.,
filiale de Québec Média inc.

Pour la France et les autres pays :
INTERFORUM editis
Téléphone : 33 (0) 1 49 59 11 56/91
Service commandes France Métropolitaine
Téléphone : 33 (0) 2 38 32 71 00
Internet : www.interforum.fr
Service commandes Export – DOM-TOM
Internet : www.interforum.fr
Courriel : cdes-export@interforum.fr

Pour la Suisse :
INTERFORUM editis SUISSE
Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60
Internet : www.interforumsuisse.ch
Courriel : office@interforumsuisse.ch
Distributeur : OLF S.A.
Commandes :
Téléphone : 41 (0) 26 467 53 33
Internet : www.olf.ch
Courriel : information@olf.ch

Pour la Belgique et le Luxembourg :
INTERFORUM BENELUX S.A.
Téléphone : 32 (0) 10 42 03 20
Internet : www.interforum.be
Courriel : info@interforum.be

Gouvernement du Québec – Programme de crédit
d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC –
www.sodec.gouv.qc.ca

L'éditeur bénéficie du soutien de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec pour son programme d'édition.



**Conseil des Arts
du Canada** **Canada Council
for the Arts**

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada
Funded by the Government of Canada

Canada

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

SCOTT KELLY

**MON ODYSSÉE
DANS L'ESPACE
340 JOURS EN ORBITE**

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Nathalie Goyé-Guilbert



Une société de Québecor Média

Prologue

Je suis assis au bout de la table de salle à manger, chez moi, à Houston, entouré de ma famille. Amiko, ma compagne de longue date, mon frère jumeau Mark, sa femme Gabby et sa fille Claudia, notre père Richie, mes filles Samantha et Charlotte. C'est banal de se retrouver autour d'une table pour souper avec ceux qu'on aime. La plupart des gens le font tous les jours et trouvent cela normal. Moi, j'en rêve depuis presque un an. J'ai souvent imaginé ce que serait ce repas. Maintenant que j'y suis, il a quelque chose d'irréel. Les visages de mes proches, que je n'ai pas vus depuis si longtemps, le brouhaha des conversations, le tintement des couverts et le chuintement du vin dans les verres – tout me paraît étrange. Même la sensation de pesanteur qui me colle à mon siège me semble insolite. Chaque fois que je pose un verre sur la table, je cherche inconsciemment un morceau de Velcro ou un ruban adhésif pour le maintenir en place. Je suis de retour sur terre depuis seulement quarante-huit heures.

M'écartant de la table, je me lève avec difficulté, comme un vieil homme qui s'extrait péniblement de son fauteuil.

« Je vous abandonne, je suis cuit. » Ils rient en m'entendant et m'encouragent à aller me reposer. Je me dirige vers la chambre, une véritable expédition : vingt pas de ma chaise à mon lit. Au troisième, le sol se dérobe sous moi. Je chancelle et trébuche contre le pot d'une plante verte. Naturellement, le sol n'y est pour rien – c'est mon système

vestibulaire qui a du mal à se réadapter à l'attraction terrestre. Je me réhabitue à marcher.

« C'est la première fois que je te vois perdre l'équilibre, me dit mon frère Mark. Tu t'en sors plutôt bien. » Il sait par expérience ce que c'est que d'être à nouveau confronté aux lois de la gravité après un séjour dans l'espace. En passant près de Samantha, je pose la main sur son épaule. Elle me sourit.

J'arrive à ma chambre sans incident et je ferme la porte derrière moi. Tout mon corps me fait mal. Mes muscles et mes articulations protestent contre l'effroyable pression de la pesanteur. Et puis, je suis barbouillé; pourtant, je n'ai pas vomi. Je me déshabille et je me mets au lit en savourant le velouté des draps, le doux poids de la couverture, le moelleux de l'oreiller sous ma tête. Toutes choses qui m'ont tant manqué depuis un an. Je perçois le joyeux bavardage de ma famille derrière la porte, leurs voix que tous ces derniers mois je n'ai entendues que déformées à travers des téléphones sautant d'un signal satellite à l'autre. Je m'endors au son rassurant de leurs échanges et de leurs rires.

Un rai de lumière me réveille: est-ce le matin? Non, c'est Amiko qui vient se coucher. Je n'ai dormi qu'une heure ou deux. Je suis complètement vaseux. J'ai un mal fou à émerger suffisamment pour bouger, lui dire à quel point je me sens mal. Maintenant, j'ai vraiment mal au cœur, je suis fiévreux, mes douleurs se sont aggravées. Je n'étais pas dans cet état-là après ma dernière mission. Cette fois, c'est bien, bien pire.

Je parviens enfin à articuler: « Amiko. »

En m'entendant, elle s'affole.

« Qu'y a-t-il? » Sa main se pose sur mon bras, puis sur mon front. Ses doigts sont glacés. En réalité, c'est moi qui suis brûlant.

« Je ne me sens pas bien. »

J'ai fait quatre séjours dans l'espace. Amiko m'a déjà suivi une fois d'un bout à l'autre de l'opération, en tant que compagne et principal soutien, lorsque j'ai passé cent cinquante-neuf jours dans la station spatiale en 2010-2011. Cette fois-là, j'avais eu une période de récupération à mon retour, mais rien à voir avec celle-ci.

Je me lève péniblement. Localiser le bord du lit. Basculer les pieds. M'asseoir. Me lever. À chaque étape, j'ai l'impression de patauger dans

un bain de boue. Quand je me trouve enfin à la verticale, mes jambes me font atrocement souffrir et la douleur s'accompagne d'une sensation encore plus inquiétante : l'impression que tout mon sang descend dans mes mollets, comme il afflue dans le cerveau quand on fait le poirier, mais en sens inverse. Je sens la chair se distendre. J'avance en m'appliquant à transférer mon poids d'un pied sur l'autre. Droite. Gauche. Droite. Gauche.

J'arrive enfin à la salle de bain, j'allume et je regarde mes jambes. Elles sont incroyablement enflées. Ce ne sont pas des jambes, ce sont deux poteaux qui n'ont rien à voir avec moi.

« Et merde. Amiko, viens voir. »

Elle s'agenouille, appuie sur une cheville. Son doigt s'enfonce comme dans un ballon de baudruche. « Je ne sens même pas la mal-léole », dit-elle.

« En plus, toute ma peau me brûle. » Elle m'inspecte de la tête aux pieds. J'ai une rougeur bizarre sur le dos, derrière les jambes, sur la nuque et l'arrière du crâne, toutes les parties qui ont été en contact avec le lit. Sa main fraîche parcourt les surfaces enflammées. « On dirait une réaction allergique. Comme des piqûres d'abeilles. »

Après être allé aux toilettes, je retourne me coucher en me demandant ce que je dois faire. En temps normal, je me précipiterais aux urgences. Mais à l'hôpital, aucun médecin ne saura reconnaître les symptômes provoqués par un séjour d'un an dans l'espace. Je me glisse dans le lit en essayant de trouver la bonne position pour que rien n'effleure les zones irritées. J'entends Amiko farfouiller dans l'armoire à pharmacie. Elle revient avec deux Ibuprofène et un verre d'eau. Rien qu'à sa façon de se déplacer, au bruit de sa respiration, je sais qu'elle est inquiète. Au bout de six ans de vie commune, je la comprends parfaitement, même dans le noir et le silence.

Pendant que je cherche le sommeil, je me demande si mon ami Mikhaïl Kornienko est aussi mal en point que moi en ce moment. Micha est rentré chez lui, à Moscou, après avoir passé l'année dans l'espace avec moi. Je suppose que oui. Après tout, c'est pour cette raison que nous nous sommes portés volontaires pour cette mission – pour savoir comment le corps humain réagit à un vol spatial de longue durée. Micha et moi serons des sujets d'étude pour les scientifiques

jusqu'à la fin de nos jours et au-delà. Nos agences spatiales ne pourront aller plus loin dans l'espace ni envisager de voyager vers Mars tant que nous ne saurons pas comment renforcer le maillon le plus faible de la chaîne qui rend possibles les longs vols spatiaux: l'homme, corps et esprit. On me demande souvent pourquoi j'ai accepté cette mission alors que j'en connaissais les risques: le danger lors du lancement, le danger inhérent aux sorties que j'ai effectuées dans l'espace, le danger que présente le retour sur terre, le danger auquel je serais exposé à chaque instant en étant enfermé dans une boîte de métal tournant autour de la Terre à 30 000 kilomètres-heure. Je donne des réponses à cette question, mais aucune ne me satisfait pleinement. Aucune n'éclaire vraiment la réalité.

Enfant, je faisais un rêve étrange. J'étais confiné dans un espace minuscule, à peine assez grand pour y tenir allongé. Roulé en boule sur le sol, je savais que j'allais devoir rester ainsi pendant longtemps. Je ne pouvais pas sortir, mais cela m'était égal – j'avais tout ce qu'il me fallait. Quelque chose dans ce réduit, le sentiment d'accomplir quelque chose d'extraordinaire en choisissant d'y vivre, suffisait à m'exalter. J'avais la conviction d'y être à ma place.

Une nuit, j'avais alors cinq ans, nos parents sont venus nous réveiller Mark et moi pour nous emmener dans le salon regarder une image grise et floue à la télévision en nous expliquant que c'était des hommes qui marchaient sur la Lune. Je me souviens d'avoir entendu la voix grésillante de Neil Armstrong et d'avoir essayé de me faire à l'idée inconcevable qu'il se baladait en ce moment même sur le disque lumineux que je voyais briller dans le ciel du New Jersey, derrière la fenêtre. Après le spectacle de cette incursion lunaire, je me suis mis à faire un curieux cauchemar récurrent: je m'apprêtais à être lancé sur la Lune, mais au lieu d'être confortablement sanglé sur un siège dans l'habitacle, j'étais amarré au nez de la fusée, le dos contre la pointe, face au ciel. La Lune flottait au-dessus de moi, menaçante avec ses cratères géants, tandis que s'égrenait le compte à rebours. Je savais que je ne survivrais pas à la mise à feu. Je me réveillais en sueur, terrifié, juste avant que les moteurs ne crachent leurs flammes.

Petit, je prenais tous les risques imaginables, non par témérité, mais parce que tout le reste m'ennuyait. Je me jetais du haut de trucs, je rampais sous des machins, je relevais les défis qu'on me lançait, je glissais, je patinais, je nageais, je chavirais, frôlant parfois la mort. Mark et moi avons commencé à escalader les gouttières dès l'âge de six ans pour monter sur les toits, d'où nous adressions de grands signes à nos parents qui se trouvaient dix mètres plus bas. Il n'y avait pas d'autre façon de vivre que d'affronter la difficulté. On perdait son temps à n'entreprendre que des choses ordinaires qu'on savait réalisables. Je ne comprenais pas que des garçons de mon âge restent assis des journées entières sans bouger sur les bancs de l'école et résister à l'envie de courir dehors, d'aller tenter de nouvelles expériences, de prendre des risques. Qu'avaient-ils dans la tête ? Que pouvaient-ils apprendre en classe de plus intéressant que l'ivresse d'une descente à tombeau ouvert à flanc de colline sur un vélo sans freins ?

J'étais un très mauvais élève, toujours tourné vers la fenêtre ou les yeux fixés sur l'horloge à attendre que le cours se termine. Les professeurs me grondaient, me punissaient et finissaient par m'ignorer, du moins certains d'entre eux. Nos parents, lui policier, elle secrétaire, essayaient en vain de nous discipliner, mon frère et moi. Nous n'écoutions pas. La plupart du temps, nous étions livrés à nous-mêmes, le soir après l'école, parce qu'ils n'étaient pas encore rentrés du travail, et le matin pendant les week-ends, quand ils dormaient tard pour cuver leur gueule de bois. Nous étions libres de faire ce que nous voulions, et ce que nous voulions, c'était affronter le danger.

Au lycée, j'ai enfin trouvé une activité qui me convenait et qui avait l'approbation des adultes : secouriste aux urgences. En suivant les cours de formation, je me suis aperçu que, pour la première fois de ma vie, j'avais la patience de rester assis et d'écouter. J'ai débuté comme volontaire et c'est devenu en quelques années un travail à plein temps. Je circulais toute la nuit en ambulance sans jamais savoir sur quoi j'allais tomber : blessures par balles, crises cardiaques, fractures. Il m'est arrivé d'accoucher une femme dans une cité de logements sociaux, la mère couchée dans de vieux draps crasseux sur un lit pourri, une simple ampoule au plafond, un empilement

de vaisselle sale dans l'évier et pas d'air conditionné. La perspective exaltante d'affronter des situations potentiellement dangereuses en ne comptant que sur mon ingéniosité me grisait. J'étais confronté à des questions de vie ou de mort et non à des sujets d'étude ennuyeux et, de mon point de vue, profondément inutiles. Le matin, je rentrais souvent dormir à la maison au lieu d'aller en cours.

J'ai quand même réussi à obtenir mon diplôme de fin d'études, dans les derniers du classement. J'ai intégré la seule université qui ait bien voulu m'accepter (qui n'était pas celle que je visais – ainsi en a décidé ma capacité de concentration). Je n'y ai pas été plus motivé qu'au collège et j'avais passé l'âge de sauter dans le vide pour m'amuser. Au lieu de prendre des risques, j'ai fait la fête, mais ce n'était pas aussi réjouissant. Quand les adultes me demandaient ce que je voulais faire, je répondais que je voulais devenir médecin. Je m'étais inscrit en classe préparatoire de médecine, mais, au premier trimestre, je séchais déjà les cours. Je savais que je me contentais de gagner du temps en attendant qu'on me dise d'aller faire autre chose, mais j'ignorais quoi.

Un jour, en entrant dans la boutique du campus pour m'acheter un casse-croûte, j'ai eu l'œil attiré par un livre mis en exposition. Les lettres du titre semblaient filer vers le futur dans un élan irrésistible : *L'Étoffe des héros*. Je n'étais pas un grand lecteur : quand je devais lire un livre au programme, je le feuilletais vaguement. Parfois, je parcourais le « Profil de l'œuvre » et j'arrivais à retenir juste ce qu'il fallait pour passer l'examen – ou le rater. J'avais lu peu de livres volontairement dans ma vie, mais celui-ci me tentait.

J'en ai pris un exemplaire. Les premières phrases m'ont plongé dans l'atmosphère lourde d'un champ enfumé à la base aéronavale de Jacksonville, en Floride, où un jeune pilote d'essai venait de mourir carbonisé. Son avion s'était écrasé sur un arbre et sa tête avait « éclaté comme un melon. » Cette scène m'interpellait de façon inédite. Je la trouvais étrangement familière sans savoir pourquoi.

J'ai acheté le livre et passé le reste de la journée à le lire, le cœur battant, allongé sur mon lit en désordre dans le dortoir, la tête vibrante des phrases fougueuses de Tom Wolfe. J'étais fasciné par sa description des pilotes d'essai de la Navy, ces jeunes as du manche

qui décollaient à la catapulte du pont des porte-avions, testaient des aéronefs instables, buvaient sec et promenaient à travers le monde leur aplomb de têtes brûlées.

Non, l'idée ici (dans cette fraternité dévoreuse), c'était apparemment qu'un homme fût capable de s'envoler dans un bolide de fer et d'acier, de risquer sa peau, puis d'avoir le cran, le réflexe, l'expérience et le sang-froid de la sauver à la dernière seconde – pour recommencer le lendemain et le surlendemain et les jours suivants sans jamais s'arrêter –, même si la série ne devait jamais finir – et en définitive, dans le meilleur des cas, le faire pour une cause chère au cœur de milliers de gens, de tout un peuple, d'une nation, de l'humanité, de Dieu*.

Ce n'était pas seulement un passionnant récit d'aventure. C'était un projet de vie. Ces hommes qui pilotaient des avions dans la Navy avaient un vrai métier qui existait réellement dans la vraie vie. Certains devenaient astronautes. C'était aussi un vrai métier. Comme aller dans l'espace pour la Nasa. Des jobs difficiles à obtenir, je m'en rendais compte, mais certains y arrivaient. C'était donc possible. Ce qui me captivait chez ces pilotes, ce n'était pas la notion d'héroïsme, la trempe exceptionnelle de ces hommes courageux, mais l'occasion qui leur était donnée d'entreprendre quelque chose de très difficile, de risquer leur vie et de survivre. Comme un trajet nocturne dans l'ambulance, mais à la vitesse du son. Les adultes de mon entourage qui m'incitaient à devenir médecin croyaient que j'avais choisi l'activité de secouriste parce que j'aimais prendre la tension des gens, immobiliser les membres fracturés et venir en aide aux blessés. Mais ce que j'adorais dans mon travail d'ambulancier, c'était l'excitation, la difficulté, l'inconnu, le risque. Et voilà que je découvrais dans un livre une chose que je pensais inaccessible: une ambition. Quand je l'ai refermé, tard ce soir-là, j'étais un autre homme.

* Extrait de *L'Étoffe des héros*, Tom Wolfe, traduit de l'anglais par Paule Guivarch, Gallimard, 1982.

On m'a souvent demandé par la suite ce qui avait motivé ma carrière d'astronaute. Je racontais alors avoir assisté, enfant, au premier alunissage ou au lancement de la première navette spatiale. Ces réponses étaient en partie vraies. Je n'ai jamais parlé du garçon de dix-huit ans subjugué, dans le cubicule minuscule de son dortoir, par le récit exaltant des exploits de pilotes morts depuis longtemps. C'est là en réalité que tout a commencé.

Quand je suis devenu astronaute et que j'ai commencé à mieux connaître mes collègues, j'ai constaté que nous étions nombreux à nous rappeler être sortis de nos lits en pyjama quand nous étions tout gamins pour voir le LEM se poser sur la Lune. C'est à cet instant que la plupart d'entre eux avaient décidé qu'ils iraient un jour dans l'espace. À l'époque, on nous promettait que les Américains se poseraient sur Mars avant 1975, l'année de mes onze ans. Puisque nous avions pu envoyer un homme sur la Lune, tout était désormais possible. Mais alors, les financements de la Nasa ont fondu et nos rêves d'espace se sont amenuisés avec le temps. Pourtant, pendant notre formation d'astronautes, on nous a dit que nous serions les premiers à aller sur Mars. Nous y avons tellement cru que nous avons fait figurer la planète sur l'insigne que nous portions sur nos vestes, petit astre rouge s'élevant au-dessus de la Terre et de la Lune. Depuis, la Nasa a participé à l'assemblage de la Station spatiale internationale, l'opération la plus ardue jamais entreprise par des êtres humains. Il sera encore plus compliqué d'atteindre Mars et d'en revenir et j'ai passé un an dans l'espace – plus de temps qu'il n'en faut pour rejoindre la planète rouge – afin de répondre à un certain nombre des questions qui se posent quant aux chances de survivre à un tel voyage.

Le goût du risque de ma jeunesse ne m'a pas quitté. Les forces incontrôlables de la physique, l'envie de grimper toujours plus haut, les mystères de la pesanteur sont au cœur de mes souvenirs d'enfance. Pour l'astronaute que je suis, ces souvenirs sont parfois dérangeants, parfois aussi réconfortants. Chaque fois que j'ai pris un risque, je suis resté en vie. Chaque fois que je me suis mis dans le pétrin, j'en suis sorti indemne.

Pendant toute l'année qu'a duré ma mission, je n'ai cessé de songer au rôle décisif qu'avait joué *L'Étoffe des héros* dans ma vie et j'ai décidé d'appeler Tom Wolfe. Je me suis dit que cela l'amuserait peut-être de recevoir un appel de l'espace. Dans le courant de notre conversation, je lui ai demandé entre autres choses comment il écrivait ses livres, comment je pourrais envisager de mettre mon expérience en mots.

« Commencez par le commencement », m'a-t-il dit, et c'est ce que je vais faire.